

PRIX DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Année 2005

PRIX DU LIVRE

Henri DUCOULOMBIER - *Un chirurgien de la Grande Armée : le Baron Pierre-François Percy*. Paris, Teissèdre, 2004.

Présentation de l'auteur :

Écrire la biographie du baron Percy, ce n'est pas seulement reconstituer le parcours d'un homme hors du commun dans une période d'exception, c'est aussi replacer la contribution d'un seul acteur dans une grande aventure commune, la naissance de la médecine moderne au début du XIX^{ème} siècle. Par bonheur, cet homme a beaucoup écrit et avec talent, et il faut d'abord lire cette œuvre imposante, l'analyser d'un œil critique et parfois en retirer ce qui, d'évidence, est dû à un collaborateur moins talentueux. Sans doute Percy a-t-il confié au papier, aux petits carnets de son admirable *Journal des campagnes* comme aux pages satiriques parues dans *Hygie*, toute sa révolte contre l'injustice, toute son amertume, toutes ses attentes d'un monde meilleur. Sa sensibilité s'exprime à travers ses multiples interventions dans les registres les plus divers : admiration, reconnaissance, critique allant de l'humour au sarcasme et à l'invective. Le personnage lui-même inspire l'intérêt : maître de son art, c'est un professeur, parfois quelque peu mandarin, qui enseigne, forme des élèves et les soutient, qui publie, qui participe aux plus hautes instances, mais qui, avec stoïcisme, s'adapte aux conditions de vie les plus dures, sachant concilier la boue polonaise et les ors parisiens, le sarrau souillé de sang et l'habit chamarré des cérémonies officielles, aussi à l'aise avec l'humble blessé qu'avec le tsar Alexandre. Ajoutons à cela une grande culture, le goût et le respect des belles choses, la capacité de s'écarter de son art pour s'intéresser à l'agriculture, à l'archéologie ou aux armes anciennes, et des qualités personnelles empreintes de compassion, de sensibilité et de bonté.

On peut s'étonner que Percy n'ait pas laissé plus de traces dans la mémoire collective. Certes, ses défauts, son orgueil, son mépris des médiocres lui ont valu bien des inimitiés. Sans doute aussi, la gloire de Dominique Larrey lui a-t-elle fait de l'ombre et il est tentant de comparer les deux hommes. Percy est un médecin formé à l'école des anciens, au contraire de Larrey qui, plus novateur peut-être, a des vues pénétrantes sur le tétanos, le scorbut ou la plique polonaise. Au cours de leur carrière commune, jusqu'en 1809, tous deux exercent leur art dans des conditions totalement différentes : chirurgien de la Garde, Larrey bénéficie de toute la sollicitude impériale, alors qu'inlassablement Percy doit réclamer pour la ligne des moyens supplémentaires.

On oppose souvent la fureur d'amputer de Larrey et la chirurgie plus conservatrice de Percy. En fait, dans leur expérience commune, les deux chirurgiens ont bien précisé les indications de l'amputation précoce. Mais, dès qu'il a été nommé Inspecteur général du Service de Santé, Percy opère très peu : à Eylau, témoin horrifié de la tuerie, il ne touche pas un bistouri, ce que lui reproche d'ailleurs Larrey quand il s'agit de la composition du célèbre tableau de Gros. Percy est avant tout un grand administrateur, ayant sous ses

* Comité de lecture du 10 juin 2006.

ordres des centaines de chirurgiens ; il “délègue” toujours à ses collaborateurs, Willaume, Baudry, Beauquet, Béclard, etc. qu’il fait opérer sous ses yeux. Larrey au contraire, en homme de terrain, veut opérer seul, de ses mains, et ne confie le plus souvent à ses subordonnés, comme Paulet, que des tâches secondaires. Se demande-t-on pourquoi, à la retraite de Percy, l’Empereur place-t-il Heurteloup, et non Larrey, à la tête de la chirurgie de la Grande Armée. À Moscou, ne reproche-t-il pas à Larrey de ne pas savoir administrer sa partie et, plus tard, aux Cent-Jours, ne choisit-il pas de nouveau Percy malgré son âge ? Sans doute enfin, Percy n’a connu ni Essling, ni l’île de Lobau, ni la Moskova et la Bérézina, et son action, sa présence même à Waterloo sont encore le sujet de controverses, alors que Larrey y entre dans la légende. N’oublions pas que Percy proclame Larrey *l’honneur et l’exemple de la chirurgie militaire*, ni que Larrey s’efface devant son aîné, candidat à l’Institut. Il est donc vain de vouloir opposer les deux hommes : par leur courage surhumain, par leur dévouement inlassable, par leur œuvre chirurgicale, tous deux ont droit à notre estime, à notre admiration et à notre reconnaissance.

PRIX DE THÈSES

Muriel PARDON-LABONNELIE, *L’oculistique dans le monde romain. Textes et documents épigraphiques (Ier-Vème s. ap. J.-C.)*. Thèse de doctorat de l’Université de Franche-Comté, UFR des sciences du langage, de l’homme et de la Société, 2004.

Présentation de l’auteur :

L’apparition du métier d’oculiste est attestée dans le monde romain par des cachets à collyres et des inscriptions funéraires gravées pour rendre hommage à des *ocularii*. Néanmoins, ces documents ne permettent ni de comprendre pourquoi le métier d’oculiste apparaît et jouit d’une grande faveur à l’époque impériale, ni de mesurer l’étendue des connaissances médicales acquises par les praticiens romains, ni de savoir dans quelle mesure ils se démarquent de leurs confrères grecs. La littérature latine comble en partie ces lacunes. Le métier d’oculiste doit son apparition à la spécialisation médicale effrénée favorisée par les découvertes anatomiques de l’École d’Alexandrie et à l’évolution du statut des praticiens à l’époque impériale. Il peut s’avérer particulièrement lucratif dans une société où la cécité, la vision monoculaire et le strabisme sont généralement réduits à leurs symptômes objectifs. La pupille étant présentée comme le miroir de l’âme, ces infirmités sont considérées comme le signe d’une intelligence et d’une sensibilité médiocres - voire d’une perversion morale - et peuvent donc constituer un facteur d’exclusion sociale dans la société romaine. Les affections qui ne sont pas d’emblée considérées comme irrémédiables discréditent également ceux qui en souffrent. Elles sont regroupées sous une appellation commune, *lippitudo*, dont l’étymologie évoque les excès d’humeur qui rendent l’œil “chassieux”. Ce terme désigne autant la “maladie de l’œil” que la “maladie de l’âme” : il suggère moins souvent le dérèglement des humeurs que les dérèglements des mœurs. Ainsi est-il éludé par les scientifiques en raison de ses connotations péjoratives.

La terminologie attestée par les professionnels de l’oculistique témoigne d’une ambition nosographique manifeste. Les praticiens cherchent à préserver l’intégrité lexicale des hellénismes tout en les intégrant dans le système flexionnel latin. Cependant, en l’absence de nomenclature terminologique, la nosographie oculistique attestée par les textes médicaux latins confine à l’érudition. Elle est d’autant plus fluctuante que les confusions dues aux acceptions métaphoriques des hellénismes s’ajoutent à celles que provoque l’évolution sémantique des calques morphologiques. Ainsi, bien que la terminologie ocu-

listique latine constitue un moyen de revendiquer une technicité, elle ne doit pas laisser à penser que les professionnels inscrivent uniquement leur pratique dans la tradition hellénistique.

De fait, hormis Celse, les auteurs de textes médicaux latins n'accordent qu'un prestige restreint à Hippocrate et n'hésitent pas à se référer à des autorités non médicales. La portée des découvertes alexandrines est en fait si limitée que les auteurs de textes médicaux latins ne possèdent le plus souvent qu'une connaissance sommaire de l'anatomie et de la physiologie oculaires. Leur raisonnement médical est essentiellement fondé sur des analogies explicatives : assimilant les humeurs oculaires aux humeurs telluriques, ils accordent un rôle déterminant à la couleur iridienne et imputent la majorité des pathologies oculaires à la sécheresse de l'œil ; ils cantonnent ainsi la chirurgie intraoculaire à l'abaissement de la "cataracte" et croient notamment que l'absorption de vert, sous toutes ses formes, soulage les yeux affaiblis. La diffusion de la cosmologie orientale des sympathies et des antipathies universelles, justifiant l'homéothérapie, assure la promotion de la zoothérapie oculistique : les ingrédients tirés d'animaux au regard singulier sont censés combattre les affections oculaires. Les pratiques rituelles grecques sont ainsi renouvelées par un foisonnement de pratiques magiques expérimentées dans les provinces nouvellement intégrées à l'Empire romain. Comme en témoigne une prédilection pour les gemmes ornées de sauriens, le formalisme singularise d'autant plus l'oculistique romaine qu'il est accru par une transmission aléatoire du savoir médical.

L'histoire de l'ophtalmologie antique ne se réduit donc pas à l'histoire de l'ophtalmologie grecque inaugurée par les théories présocratiques sur l'optique, révolutionnée par les découvertes anatomiques alexandrines et couronnée par la monumentale nosographie galénique. Elle est également écrite par de simples praticiens qui tentent de soulager leurs patients par n'importe quel moyen, quitte à recourir à des pratiques occultes. Les connaissances transmises par Celse jouent certes un rôle essentiel dans l'histoire de l'ophtalmologie moderne, mais la confrontation des textes et des documents épigraphiques montre que les découvertes anatomiques hellénistiques ont une emprise négligeable sur la pratique quotidienne de l'oculistique.

Nathalie CHATONNAY-RENAULT - *Le Dr Paul-Ferdinand Gachet, un médecin au temps des impressionnistes*. Thèse de doctorat de l'Université Paul-Sabatier, Toulouse III, 2005.
Présentation non parvenue.